



irénikon

IRÉNIKON

Irénikon

Revue des Moines de Chevetogne
trimestrielle

Éditorial «*Verbum Domini*» ● Dom Emmanuel Lanne: un serviteur de la communion des Églises, par Michel Van Parys ● Isaac de Ninive et sa doctrine: entre solitude et communion, par Sabino Chialà ● Lectures ecclésiologiques, par Nicolas Egender ● Chronique des Églises ● Bibliographie ● Livres reçus ● Tables de l'année

TOME LXXXIII N° 4 / 4^e TRIMESTRE 2010

TOME LXXXIII / 4

2010/N° 4
Départ. Chevetogne

byzantine, et les contacts amicaux avec les Orthodoxes grecs et russes vivant en Occident. C'est là le monde spirituel du père Placide. Il fonde en 1966 un monastère de rite byzantin à Aubazine et plus tard deux monastères orthodoxes à Solan (Gard) et à Saint-Laurent-en-Royans (Drôme). Une grande partie de ces entretiens décrit le parcours du père Placide vers l'orthodoxie. On peut constater que, parmi ceux qui font un parcours similaire, la proportion des moines est relativement élevée. Pour beaucoup d'entre eux, c'est l'expérience de se sentir dans une même communion spirituelle ou tout simplement c'est l'amour de l'orthodoxie qui a décidé le pas vers elle. Chez le père Placide il y a plus. Pour lui, la raison est d'ordre ecclésiologique. Il avait «la certitude que la plénitude de la vérité et de la vie était du côté des Pères de l'Église ancienne» (p. 44). Il le dit plusieurs fois: «J'ai la certitude profonde que la vérité et la charité de l'Église des Apôtres m'y (dans l'orthodoxie) sont données» (p. 53). «Il m'a été donné d'y retrouver la plénitude originelle de l'unique Église du Christ» (p. 190). «La plénitude de l'Église du Christ est dans l'Église orthodoxe, et non dans le catholicisme» (p. 57). Et encore: «Il n'est pas possible que deux Églises qui ne sont plus en communion sacramentelle depuis plus de mille ans, et dont l'une a défini comme dogmes de foi ce que l'autre rejette comme contraire à la foi apostolique, soient ensemble, au même titre, l'Église du Christ» (p. 55). Mais il dit aussi: «Le rétablissement plénier de la communion, auquel aucun empêchement théorique ne s'opposerait, apporterait à l'une et à l'autre un enrichissement considérable, et aiderait grandement l'Église romaine à surmonter les difficultés de la période post-conciliaire» (pp. 54-55). On saura gré au père Placide pour sa franchise et sa loyauté, sans pour autant suivre ses arguments, ne serait-ce que parce que nous pensons que l'Église du Christ n'est pas uniquement l'Église des Pères. Ces entretiens très vivants décrivent également la vie concrète, simple et pauvre, de ces monastères du père Placide, oasis de paix et d'intensité spirituelle, qui ont leur rayonnement au-delà des chrétiens orthodoxes. On y trouve certains traits présents dans plusieurs communautés nouvelles de l'Église catholique, où la simplicité de vie et l'accent sur la prière, surtout continue, sont un signe de vitalité dans l'authentique tradition de l'Église ancienne.

N. E.

Giuseppe RUGGIERI. — *La verità crocifissa*. Il pensiero cristiano di fronte all'alterità. Roma, Carocci editore, 2007, 234 p.; 19,50 €, (ISBN 978 88 430 4250 0)

Devant le pluralisme radical des cultures, des religions et des valeurs, l'idéal de la tolérance ne suffit plus. Car «l'autre» veut être reconnu pour ce qu'il est dans sa vérité. La théologie chrétienne est-elle capable d'affronter cette nouvelle situation? L'auteur de la présente étude répond positivement, mais cela ne peut se faire que dans un esprit de patience, d'humilité, de persévérance dans son sens évangélique de «tenir sous» et



de «supporter» (*hypomonè*) et de grandeur d'âme (*makrothymia*) qui n'excluent pas la souffrance devant la diversité de «l'autre». Comment l'accrocher face aux exigences de la vérité chrétienne qu'il récite? Pour ce, G. R. examine le statut et la communicabilité de la vérité chrétienne. Celle-ci a un visage particulier, puisqu'elle est «synonyme du Christ» (p. 27): elle est une vérité «crucifiée», un Christ qui a «assumé l'altérité de la condition humaine pécheresse» (p. 71), vérité communionnelle et collective. La vérité a une histoire, laquelle est elle-même un lieu théologique. Elle continue toujours, elle est rencontre avec la pensée humaine, «interlocutrice incommode à travers les signes des temps, compagne de l'existence, hôte de l'ethos qui est une dimension constitutive de l'homme, horizon de paix» (p. 173). G. R. fait l'histoire de la notion de «signe des temps», chère à Jean XXIII qui l'a introduite «dans la discussion théologique» en 1961 et correspond à celle de «pastoralité et aggiornamento» (p. 85). Cette implication de Dieu en Jésus nous est communiquée et «racontée» en de multiples variations en vue d'atteindre tout homme et toute culture. L'auteur fait le relevé de ces variations à travers l'histoire vers des horizons nouveaux de la christologie, à partir du mystère de la Trinité. En elle «l'être-en-soi» n'est pas pensable sans «l'être-à-l'autre». C'est la vie trinitaire qui rend possible «l'être pour les pécheurs» de Jésus. «L'événement christologique [...] est l'histoire de cet espace à l'autre, non seulement à l'autre en tant que créature et image de Dieu, mais à l'autre, déterminé par l'histoire de sa liberté. Jésus-Christ est «le temps de Dieu», [...] temps de l'altérité accueillie et libérée, [...] dans l'amour trinitaire» (p. 203). Notre discours devrait porter non sur la relation entre «christianisme et religions», comme sur deux religions, mais sur le rapport entre le Christ et les religions. G. Ruggieri fait preuve d'une immense érudition. Sa pensée perspicace, que ce livre reflète, mérite la plus haute attention.

N. E.

Quo vadis Eastern Europe? Religion, State and Society After Communism, edited by Ines Angeli MURZAKU (Collana di studi sui Balcani e l'Europa Centro-Orientale 30). Ravenna, Longo editore, 2009; 266 p., 25 €, (ISBN 978 88 8063 610 6)

Ce n'est plus une nouveauté pour personne que la chute du communisme a profondément transformé les relations sociales entre croyants en Europe orientale, et pas seulement en bien. Certes, les structures oppressives de la génération précédente sont bel et bien révolues, mais les Églises dominantes ont tendance à se transformer en «Église d'État» et à regarder les autres comme des rivales; là où une certaine union, — et une réelle entraide mutuelle, — jouait face à un pouvoir athée, c'est maintenant le «chacun pour soi» et la méfiance réciproque. Celle-ci n'est pas nécessairement dépourvue de fondement: on a vu débarquer des «évangélistes» venus d'Europe occidentale ou, plus encore, des États-Unis,